

CHAPITRE XXXVIII.

APPRÉCIATION DE LA RÉPUBLIQUE DE PLATON PAR LES LOIS DE LA NATURE.

Les lois de Crète étaient l'original de celles de Lacédémone, et celles de Platon en étaient la correction.

(MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, liv. IV, ch. VI.)

Ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés humaines.

(BÉRNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Après avoir contrôlé à la lumière des lois de la nature les anciennes républiques qui ont gouverné le monde, il ne me reste plus, pour compléter ces études, qu'à soumettre à la même épreuve l'utopie de Platon, la plus célèbre des républiques idéales. Le but de cet examen n'est pas sans importance ; car il nous apprendra comment le génie invente, et quelles sont les lois les plus parfaites auxquelles il ait souhaité de soumettre les hommes.

La *République* se compose de deux parties distinctes, que le génie de Platon a jetées, comme les deux métaux d'un alliage, dans le même moule, et qu'il faut séparer avec soin, si l'on veut faire la part de l'erreur et celle de la vérité. L'une établit les principes éternels du beau et du bon ; c'est la partie

sublime de la *République* : l'autre est destinée à donner le mouvement à ces principes, à les régulariser, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une société imaginaire dont le philosophe règle les formes et fonde l'éducation. Là commencent les immoralités ; en sorte que, par la plus fatale contradiction, toutes les lois de la justice, c'est-à-dire les lois de la nature, se trouvent violées dans le livre même où Platon se propose de les établir.

Un pareil fait a de quoi surprendre, mais il ne reste pas sans explication. Platon s'égare toutes les fois qu'il reproduit, même en les rectifiant, les idées de Lycurgue : ses erreurs viennent des autres, ses découvertes sublimes viennent de lui ou de Socrate. S'il s'était plus fié à son génie, s'il eût moins étudié les lois des hommes, jamais il ne se serait écarté de ce type éternel du beau, lumière de ce monde invisible, de ce temple céleste dont il lui fut donné d'entrevoir le parvis.

On lui a reproché de n'être point assez positif ; et moi, je lui reprocherais volontiers de n'être point assez idéal, car c'est par ses idéalités qu'il a civilisé le monde.

Trouver le meilleur des gouvernements possibles ; établir une société sans luxe, sans corruption, sans ambition et sans injustice, où chaque citoyen occupe la place de son intelligence, et où la vertu soit naturellement et éternellement portée au pouvoir suprême : telle est la question purement humaine qui occupait les législateurs, et dans laquelle le génie de

Platon découvrit cette question toute divine : trouver les véritables principes de la justice. Quel trait de lumière dans les ténèbres de l'antiquité ! et c'était la première fois qu'un homme embrassait dans la même pensée le bonheur des hommes et la découverte de la vérité.

Malheureusement cette haute pensée ne lui est pas toujours présente : il la suit dans la théorie, et il l'abandonne dans l'exécution ; en sorte que la partie morale du livre nous apprendrait, au besoin, à rejeter sa partie politique. Venons aux preuves.

Sa première loi, dont le but est admirable, puisqu'elle appelle au culte d'un seul Dieu, suffirait cependant pour livrer la cité à toutes les horreurs du fanatisme ; car elle prononce le bannissement de quiconque osera, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, donner une idée fautive de la Divinité.

Véritable loi de sacrilège, qui sera juste ou injuste, suivant les lumières des juges. Au sein de l'aréopage, c'est la même loi qui frappa Socrate.

Une fois sur la route de l'erreur, Platon ne s'arrête plus. Il voulait deux choses, détruire les privilèges de la naissance, qui placent trop souvent le pouvoir entre les mains de la médiocrité, et prévenir les ambitions et les aveuglements de l'amour paternel : ces deux choses, il les obtient par la communauté des femmes. Les enfants ne connaîtront pas leur père, les mères ne connaîtront pas leurs enfants. Il n'y aura qu'une famille dans la républi-

que, et chaque membre de cette famille y occupera le rang de sa vertu. Idée généreuse, qui mérite sans doute qu'on lui fasse quelques sacrifices, mais qu'il ne fallait pas acheter par la violation de toutes les lois de maternité, d'amour et de pudeur.

Ces premiers règlements en enfantent une multitude d'autres non moins déplorables. D'abord, un peuple libre doit avoir le temps de s'occuper de la chose publique. — Nécessité et consécration de l'esclavage. — Il doit éviter l'influence corruptrice des peuples qui l'entourent. — Nécessité de l'isolement. Les portes de la cité seront fermées, le législateur la retranche du genre humain. Enfin il faut que ce peuple se perpétue dans toute la vigueur de sa race primitive ; de là cette foule de lois empruntées à Lycurgue :

Éducation des femmes semblable à celle des hommes ;

Apprentissage des femmes au métier de la guerre ;

Avortement des femmes qui auraient conçu après l'âge de quarante ans. La loi leur permettra l'amour sans leur permettre la maternité ;

La mort des enfants mal constitués ;

La mort des enfants incorrigibles ;

La mort des enfants nés sans la permission de la loi.

Libertinage, esclavage, cruauté, immoralité !

Violation de la loi de l'amour, qui établit l'unité dans le mariage.

Violation de la loi du partage du globe, qui assi-

gne à l'homme et à la femme des occupations séparées.

Violation des trois lois de notre être :

Du sentiment de la Divinité, sur lequel repose la fraternité de tous les hommes ;

De la loi de sociabilité, qui rapproche les peuples et crée le genre humain ;

De la loi de perfectibilité, qui développe sa puissance et appelle chaque siècle à de plus hautes destinées.

Or, voici un phénomène bien digne de l'attention des philosophes ; cette législation, en partie exécutée à Sparte, mais dont l'ensemble platonique apparut aux anciens comme le type d'une perfection impraticable, n'est impraticable aujourd'hui que parce qu'elle est immorale : son idéalité n'atteint plus à notre réalité. Quelle route immense le genre humain a parcourue ! et comment se fait-il que les objets de son admiration soient devenus les objets de son mépris ? — Entre le monde ancien et le monde moderne, il y a l'Évangile.

Il est beau de trouver la sanction de la loi de perfectibilité jusque dans le chef-d'œuvre de la législation antique.

Mais c'est assez nous occuper des fautes du philosophe : passons à l'autre partie de l'ouvrage : nous avons vu le disciple de Lycurgue, voyons le disciple de Socrate. C'est là que Platon s'élève tout à coup à cette science révélée qui *fait regarder l'âme en haut*,

et qui a pour objet ce qui est et ce qu'on ne voit pas ; c'est là qu'il retrouve les véritables lois de la nature dans la contemplation du beau et du bon, dont les types invisibles existent dans le ciel, qui ne les réfléchit que sur nous ; c'est là enfin qu'il rend témoignage à la vérité en posant les limites du juste et de l'injuste, et en attribuant au premier les plus grandes joies de l'âme, et au second ses plus effroyables supplices.

Car, à cette époque, c'était une doctrine fort répandue que rien n'est plus à charge que la sagesse, et que rien n'est plus utile que l'injustice. En voyant la vertu faible et indigente, on la jugeait malheureuse ; en voyant le crime riche et puissant, on le jugeait heureux ; et de ce double spectacle, qui n'afflige pas seulement les républiques, on avait tiré ce principe, que l'injustice est plus favorable au bonheur que la vertu.

Loin d'affaiblir ce tableau, Platon le consacre en créant un juste et un méchant imaginaires, qu'il place dans les plus hauts degrés du crime et de la sagesse. Son juste ne sera pas seulement soumis à la misère, il le sera à l'infamie et au supplice. Il sera calomnié, fouetté, maudit, chargé de fers, traîné dans l'ignominie ; puis livré au bûcher, et cloué sur la croix.

Il y a là comme un pressentiment, comme une révélation de la vie et de la mort du Christ.

Son méchant ne sera pas seulement un ambitieux

éhonté. Il sera un hypocrite, le type hideux où Molière ira chercher son Tartufe; heureux par ses richesses, puissant par ses alliances, tirant avantage de tout, parce qu'aucun crime ne l'effraye, se conciliant la bienveillance du peuple par ses apparences vertueuses, et la protection des dieux par ses sacrifices. Scélérat consommé que la fortune couronne et que les hommes honorent.

Eh bien ! c'est en présence de ce supplice et de ces prospérités, c'est en contradiction avec la voix générale des peuples que Platon, dès le second livre de la *République* proclame solennellement le juste heureux, parce qu'il est juste; le méchant malheureux, parce qu'il est méchant. Admirable révélation de la conscience de Socrate, première lueur de la conscience du genre humain !

A présent tournons quelques pages, arrivons droit au huitième et au neuvième livre de la *République*; le disciple de Socrate va prouver ce qu'il a affirmé. Sa doctrine est d'autant plus belle qu'elle donne la même base au bonheur des masses et au bonheur de l'individu : morale politique, morale privée; c'est tout un. Et d'abord il compte cinq espèces de gouvernement et cinq caractères de l'âme qui leur répondent; car les gouvernements se font avec les mœurs, ils sont toujours l'expression du caractère d'un peuple. Il examine ensuite les causes de leur élévation et de leur chute, et comment ils s'engendrent les uns les autres; signalant toujours le vice qui les tue, ou plutôt qui les métamorphose.

Ainsi l'aristocratie devient une timarchie par l'orgueil et la corruption, la timarchie devient une oligarchie par la puissance donnée aux richesses, et l'oligarchie devient une démocratie par la misère du peuple qui se réveille et se fait roi. C'est alors que, dévoré de la soif ardente de la liberté, et servi par de mauvais échansons qui la lui versent toute pure et le font boire jusqu'à l'ivresse, ce même peuple court de crime en crime jusque dans les bras d'un tyran sorti de son sein, pétri de ses vices; enfant qui n'embrasse son père que pour l'étouffer. Ainsi la démocratie devient une tyrannie par ce seul fait que les excès de la licence enfantent toujours un maître; on sent dans cette partie du livre de Platon la puissance d'un génie qui domine l'histoire d'assez haut pour lui tracer sa marche éternelle. Et quelle joie divine remplit soudain notre âme lorsqu'elle vient à découvrir que cette marche éternelle de l'histoire n'est que l'accomplissement des lois morales de la nature!

Voici le point décisif de la question :

Les cinq caractères qui répondent à chaque espèce de gouvernement reçoivent tour à tour les empreintes de l'ambition, de l'intrigue, de l'avarice et de la cruauté; toujours plus malheureux à mesure qu'ils deviennent plus vicieux. Le caractère tyrannique est le dernier, et c'est celui que Platon va nous présenter comme le double modèle de la scélératesse et du malheur.

N'allons pas, s'écrie-t-il, nous laisser éblouir par le bonheur apparent de cet homme en ne jetant les

yeux que sur ses richesses et sur les voluptés qui l'environnent. Arrachons cet appareil de théâtre, dépouillons ces grandeurs ajoutées, pénétrons partout. Que le tyran nous apparaisse tout entier, et disons ensuite simplement ce que nous aurons vu. »

Alors commence le tableau hideux de la vie du méchant. Pour le rendre plus frappant, Platon établit ce fait : que la condition de l'homme opprimé par ses passions est la même que celle d'une ville opprimée par un tyran. Or, la ville opprimée par un tyran gémit sous le poids de la plus basse servitude ; pauvre, insatiable, cruelle, rampante, toujours humble ou furieuse, déchainée par la vengeance ou soumise par les supplices, elle n'obéit qu'au bourreau et ne se repose que dans le sang. C'est l'agitation de la mer, c'est le flux et le reflux éternel du crime et de la terreur. Et où donc trouverez-vous plus de sanglots, plus de misère, plus de gémissements et plus de douleurs sans consolation !

Ainsi l'âme du tyran est esclave de tous les vices qui la peuplent et qui la travaillent : ainsi elle est pauvre au milieu des richesses, parce qu'elle est insatiable : elle est couarde au milieu de ses esclaves, parce qu'elle est isolée. Tout ce qui est juste la fuit, tout ce qui est vil la sert, mais à condition de la dominer. Elle éprouve sans cesse toutes les convulsions d'une ville en tumulte, tous les délires d'une populace effrénée, tous les supplices d'un coupable qui sent la main du bourreau. Enfin, le dernier trait de tant de misère est l'obligation que ses crimes lui

imposent, de devenir chaque jour plus envieuse, plus perfide, plus féroce, plus impie. Et voilà cependant la condition éternelle du méchant !

A présent écoutons Socrate s'écrier qu'il va charger un héraut de publier dans toute la Grèce que les méchants sont les plus malheureux des hommes, et voyons si une seule voix osera protester contre ce jugement solennel de la sagesse et de la vérité.

Telle est la partie morale de la *République*, telles sont les doctrines qui ont préparé la civilisation du monde. C'est là, c'est dans cette source vivifiante du beau, que les anciens et les modernes ont puisé à pleine coupe. Les Pères de l'Église s'y sont plongés. Voyez revivre les idées éternelles de Platon dans les écrits de saint Augustin ; voyez comme l'âme brûlante de l'Africain s'inspire dans la contemplation de ce monde céleste invisible au vulgaire, et qui est cependant le seul véritable. Qui connaît Platon le retrouve partout dans les écrits de Plutarque, de Fénelon, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre. Ces grands hommes semblent n'avoir pensé que pour témoigner de sa sagesse, de sa gloire, de son génie ! Leur âme s'est empreinte de la sienne ! Il est le soleil de toutes ces planètes qu'il pénètre de ses feux et qu'il inonde de sa lumière.

Oh ! quelle joie pour l'humanité qu'une telle pensée se soit manifestée au monde, qu'elle ait animé un corps terrestre !

Ce livre, témoin toujours vivant de son passage, n'est que l'ombre de son âme. Dira-t-on que l'âme a pu cesser d'être lorsque l'ombre existe encore? Ne serait-ce pas dire qu'un Dieu a moins vécu que son ouvrage?

Ame sublime! reçois ici les hommages d'une postérité de plus de deux mille ans. Nous honorons en toi l'homme qui a le plus fait pour l'homme, la seule créature terrestre dont la lumière soit venue se confondre avec les lumières de l'Évangile, la seule qui ait écrit dans l'unique intérêt de la vérité et de la vertu, et dont l'âme se soit retrouvée dans l'âme de Fénelon. Bienfaiteur du genre humain, tu lui léguas les plus hautes pensées; précurseur de Jésus-Christ, tu nous ouvris dès cette vie le monde des contemplations célestes; et il te fut donné d'entrevoir une sagesse ignorée de toute la terre, et qui ne pouvait être révélée que par un Dieu.

CHAPITRE XXXIX.

DES ESPÉRANCES DE L'AVENIR.

Je n'ai vu dans la liberté que tous les hommes réclament que le développement harmonique de leurs facultés.

(BONSTETTEN, *Étude de l'homme*, t. 1, p. 27.)

Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme: sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.

(CHATEAUBRIAND.)

Cet examen rapide des lois humaines, mis en regard des lois de la nature, nous a montré le monde secouant ses fers et marchant à grands pas vers la vérité. Pour compléter ce tableau, jetons les yeux sur l'état moral du globe, non dans les limites étroites des royaumes qui partagent le sol, mais dans les larges divisions établies par les croyances qui constituent les peuples. Le point lumineux est tout entier dans les progrès de l'Évangile, parce que l'Évangile, dans sa pureté primitive, n'est lui-même que l'expression des lois de la nature. Il suffit de mesurer cette lumière pour connaître l'avenir du genre humain.

A l'heure où je parle, plus du tiers des habitants